

CONCLUSION

LA MAISON MÉDIÉVALE DU MIDI DE LA FRANCE : QUELQUES RÉFLEXIONS

par Gwyn MEIRION-JONES *

Ces actes rendent compte d'un colloque qui s'est tenu à Toulouse, en l'hôtel d'Assézat, les 19 et 20 mai 2001 ; il était organisé par la Société Archéologique du Midi de la France, l'Université de Toulouse-Le Mirail et FRA.M.ESPA (UMR 5136). Les deux journées d'études attirèrent un public nombreux et enthousiaste. Ce volume d'actes livre la version définitive des douze communications et nous sommes d'ores et déjà persuadé qu'elles seront une source d'encouragement pour la recherche future. Nous sommes très redevables à l'équipe toulousaine et au Groupe de travail sur la maison au Moyen Âge du succès de ce colloque et de la mise au point de la publication des articles d'un nombre d'auteurs considérable. Ces contributions sont de la plus grande importance : leur apport est en effet capital pour mieux comprendre l'évolution des demeures du Midi d'un standard élevé ou moyen. Quant aux maisons d'une moindre qualité, nous y reviendrons.

Prendre comme sujet d'un colloque *La maison médiévale dans le Midi* est en soi une entreprise ambitieuse. Il faut certes l'entendre comme l'expression d'une intention, plutôt que comme l'ambition d'une exhaustivité. Le sujet est immensément vaste. La recherche en cours l'a encore à peine abordé. Comme le souligne Pierre Garrigou Grandchamp dans sa communication introductive, l'état de la recherche présente de nombreuses lacunes et il y a encore de nombreux travaux à mener. Le colloque a principalement porté sur des édifices dont la fonction dominante était résidentielle et qui étaient situés dans des agglomérations présentant un minimum de caractères urbains ; il s'agissait donc, pour l'essentiel, des résidences des élites et des classes moyennes urbaines. De telles résidences se définissent par leur situation, notamment par rapport à la voirie, par la qualité de leur construction, par les relations qu'elles entretiennent avec leur environnement et par les formes qu'elles adoptent. La maison doit être étudiée comme un document, qui éclaire la consistance de la société. Il nous faut répéter que cet aspect des choses est de la plus grande importance, car les historiens ne considèrent que rarement les édifices conservés comme d'authentiques documents. Or il est indispensable de les répertorier, de les comprendre, de les analyser et de les interpréter comme une source de premier plan pour la recherche historique et archéologique.

C'est donc de propos délibéré et avec insistance que ce colloque s'est attaché à l'étude des édifices domestiques urbains. On peut schématiquement répartir les contributions entre celles qui ont tenté une synthèse de l'évolution de la maison, celles qui ont traité de certains aspects de la construction et celles qui ont cherché à décrire les équipements, le décor et les modes de vie domestiques. Ce dernier thème est de la plus haute importance : les maisons étaient d'abord conçues pour que l'on y vive. Rechercher les fonctions de l'édifice est une tâche primordiale, car c'est bien ce qui constitue le fil qui conduit le chercheur à la compréhension des origines et de l'évolution de la demeure. Quelque attractive que soit l'étude du décor, elle vient au second plan dans la quête de la compréhension interne de la maison et de son fonctionnement ; il n'en reste pas moins vrai que le décor est un indicateur pertinent du niveau de vie et du goût des commanditaires ; il nous informe également sur la prospérité économique, non seulement de la famille concernée, mais aussi de la région.

* Professeur à l'Université de Reading (Grande-Bretagne).

La recherche aborde usuellement la question de l'habitat urbain sous quatre angles, qui ont chacun leur importance : elle considère l'organisme urbain qui englobe les maisons, la société qui s'y abrite (et en particulier la famille), les forces économiques qui les sous-tendent et les pratiques constructives qui leur ont donné forme. Les limites de ce colloque sont évidemment celles de la recherche appliquée au Midi et, plus généralement, de l'état de la recherche en France. Elles se caractérisent par un inégal développement géographique, par la rareté des sources écrites disponibles, par l'insuffisant développement des fouilles en milieu urbain et par un dédain des études typologiques.

Maurice Berthe décrit clairement les deux grandes phases que distingue l'historiographie française dans le processus de formation et de renouvellement de l'élite urbaine. Du XII^e au milieu du XIV^e siècle, ce sont des facteurs financiers et économiques qui sont sources de puissance. À partir, approximativement, du milieu du XIV^e siècle jusqu'à la fin du XV^e siècle, les facteurs d'appartenance aux élites résident plus dans la proximité du pouvoir et la détention de la culture. Un tel modèle n'est transposable aux sociétés méridionales qu'à deux conditions. En premier lieu, jusqu'à l'avènement du règne des patriciens, à partir de la fin du XII^e siècle, ce sont les chevaliers urbains, guerriers et ministériels, qui constituent l'élite urbaine. Ensuite, il faut constater la précocité de l'émergence d'une aristocratie de l'instruction, celle des légistes, qui côtoie celle des chevaliers et des riches marchands pendant les XII^e et XIII^e siècles. Quant aux petites villes, elles ont également des groupes de notables, qui se modèlent sur les élites des grandes villes, aussi bien dans leurs composantes, que dans leurs fonctions et l'évolution de leur groupe.

Les récents travaux de Pierre Garrigou Grandchamp et d'autres chercheurs ont considérablement accru notre connaissance des maisons urbaines du X^e au milieu du XIII^e siècle ; elles jettent notamment une première lumière sur le cœur des agglomérations carolingiennes : à Rome, Vérone ou Cologne, par exemple, ils comportaient des maisons en pierre à étage. En revanche, il est difficile de décrire la transition entre cette période et le XII^e siècle en France, bien que des sources écrites permettent d'entrevoir la situation à Nîmes et que des fouilles éclairent la période à Aix-en-Provence. La conservation d'édifices dans les *castra* du Quercy ou de l'Hérault et dans la Cité de Périgueux donne une base plus sûre à la description des débuts de l'urbanisation à la fin du XI^e siècle et au début du XII^e siècle. Cluny a fourni des éléments illustrant le processus d'occupation du sol urbain par des maisons en pierre : au XI^e siècle, celles-ci sont d'abord bâties en retrait de la voie publique, puis elles s'alignent en front de rue. Tous ces sites diffèrent considérablement dans leurs modes d'occupation du sol, comme dans les processus évolutifs qu'ils connaissent. Les édifices y sont néanmoins fréquemment pourvus d'un étage et témoignent d'une séparation fonctionnelle des niveaux.

Les XII^e et XIII^e siècles fournissent de nombreux témoignages des faciès dominants dans le centre des agglomérations, rangées de maisons et lotissements, qui renouvellent aussi la compréhension du processus de colonisation du cœur des îlots. En outre, la nature des relations qu'entretiennent les maisons avec les murs d'enceinte de la ville est un important paramètre urbanistique. Enfin, il existe des quartiers à prédominance aristocratique, qui présentent des structures particulières. En ce qui concerne le programme et le plan des maisons, il appert que le plus grand nombre appartient à la catégorie des maisons multifonctionnelles ; cependant, les maisons destinées à n'être qu'exclusivement des résidences sont également nombreuses et répondent à plusieurs partis. Par ailleurs, il conviendrait de porter une attention particulière à la recherche et à l'identification des édifices dont la fonction prédominante, sinon exclusive, est économique, bâtiments destinés à loger les pauvres gens et constructions à vocation d'habitats collectifs. Quoi qu'il en soit, tous les plans de masse sont illustrés dans le Midi, depuis les formes répétitives des maisons blocs bâties en séries, les maisons-tours, les *salles* et les résidences combinant la salle et la tour, ou plusieurs ailes disposées autour d'une cour.

Véronique Lamazou-Duplan a exploité les ressources des registres notariés pour décrire les conditions de la propriété des maisons et le style de vie que menaient *Les élites toulousaines (dans) leurs demeures*, sans oublier leurs sources de revenus. De tels documents sont particulièrement importants. Après une brève présentation de l'oligarchie toulousaine à la fin du Moyen Âge, l'auteur présente une rapide synthèse sur la place tenue par les biens meubles dans les patrimoines familiaux et sur leur gestion. Le cas de noble Bertrand Tornier fournit l'exemple d'une maison habitée, documentée par un long inventaire après décès daté de 1402-1403. Ses biens, témoins d'une grande opulence, comprenaient deux demeures, la première sise dans la ville, rue Temponières, et l'autre à la campagne, à Mons. Sa résidence toulousaine était immense et monumentale, et témoignait d'un style de vie ostentatoire. Dans sa propriété rurale de Mons, l'existence était imprégnée par l'environnement campagnard et la famille en retirait tout à la fois des revenus et du prestige, tout en y prenant plaisir.

Annie Charnay s'est attachée à saisir la place du symbole dans la maison, à partir des sources écrites. Elle propose de considérer la maison comme une « seigneurie », identifiée par son maître, et ce quelles que soient ses

dimensions et le régime d'occupation, par une famille ou une autre communauté. Tirant ses sources principalement du Quercy, du Rouergue et de l'Albigeois, elle souligne la fonction protectrice de la maison du père, face à toutes les menaces que font peser les actes de violence et les mesures judiciaires, qui sapent les fondements du foyer conjugal. En outre, les dangers imaginaires, résultant de la croyance dans les pratiques diaboliques et les pouvoirs des sorciers, donnent matière à l'élaboration de pratiques prophylactiques ou au recours aux devins. Les sources juridiques attestent l'usage concret de maléfices jetés sur les maisons et révèlent les notions, plus abstraites, de « diable seigneur » et de « maison en enfer ».

Certains thèmes ont élargi notre connaissance des techniques de construction. Alain de Montjoye a traité de *La maison médiévale en brique (XII^e-XIV^e siècles) en France méridionale*. L'architecture domestique en brique s'est développée à partir de la fin du XI^e siècle dans nombre de villes et de bourgs méridionaux ; elle est restée en faveur tout au long du Moyen Âge, voire même parfois au-delà. Les briques longues, larges et minces, mises en œuvre avec d'épais joints de mortier, caractérisent un premier groupe de régions : c'est là une pratique héritée plus ou moins directement de l'Antiquité. La présence d'éléments modulaires, qui peuvent être retaillés pour un ajustement précis ou pour des raisons décoratives, constitue un aspect important de ce mode constructif. La brique du Sud-Est est très différente : plus épaisse, mais plus courte, elle dérive d'une tradition dont l'origine se trouve en Lombardie et en Toscane ; un grand nombre d'éléments en terre cuite préfabriqués (clefs de voûte, pièces moulurées, bases et linteaux), y sont associés à des briques simples pour constituer une maçonnerie très soignée, à joints fins. Certains indices suggèrent que de tels parements pouvaient être dissimulés derrière des enduits couvrants rehaussés de polychromie.

Pierre Carcy et Maurice Scellès ont abordé les thèmes de la couverture des toits et des charpentes. Ils estiment que les caractéristiques des maisons urbaines, liées à leurs fonctions et à leur environnement, conditionnent la forme des toits : ainsi en est-il de la silhouette à donner aux édifices, de la collecte ou de la conduite des eaux de pluie vers des espaces publics ou privés et de l'existence d'une organisation collective pour le nettoyage des caniveaux. Pour traiter la question des eaux de ruissellement, les constructeurs adaptent les pentes des toits (elles sont variées, mais souvent raides), et ont recours à divers matériaux de couverture : tuile canal, tuiles romaines et lauzes, parfois employées de concert dans la même ville. Il n'existe pas de mode dominant, permettant de proposer des caractères communs à l'ensemble du Midi. Bien au contraire, et comme c'était déjà le cas pour la maçonnerie, bien des solutions locales sont apportées au problème de la couverture : arcs diaphragmes, maçonnés en Bas-Languedoc, en bois dans la basse vallée du Rhône, et fermes pour les charpentes d'Auvergne... Les charpentes à chevrons formant fermes sont peut-être plus nombreuses qu'on ne l'a généralement estimé.

Gilles Séraphin poursuit ces études thématiques avec celle des fenêtres. La constitution de la fenêtre a évolué tout au long du Moyen Âge, tant sur le plan fonctionnel que formellement. C'est pourquoi les archéologues se réfèrent aux fenêtres à la fois comme objet d'étude et comme critère de datation ; cette pratique demande néanmoins que l'évolution chronologique soit parfaitement définie. Cela semble loin d'être le cas, en Aquitaine comme en Languedoc, et il est clair que de nombreuses questions y attendent encore des réponses appropriées. Sophie Lagabrielle complète ces recherches en traitant de *La timide introduction du vitrage dans les demeures médiévales*. La lente « conquête » des maisons par le vitrage connaît trois phases successives, du XII^e au XV^e siècle. La première, qui comprend le XII^e siècle et les deux premiers tiers du XIII^e siècle, se caractérise par l'absence de vitres dans les édifices domestiques ; tandis que les fenêtres des églises et des chapelles étaient déjà vitrées, celles des maisons ne l'étaient pas, les baies n'étant closes que de rideaux ou de volets en bois. Durant le dernier tiers du XIII^e siècle, au rythme des progrès techniques affectant la fabrication du verre, le vitrage fut progressivement introduit dans la *salle* ; il s'installa dans les parties hautes des baies en lancettes, puis l'adoption, au XIV^e siècle, de la fenêtre à croisée permit d'accroître la surface vitrée. Les premières tentatives de standardisation se firent jour au cours du XV^e siècle : des panneaux de vitrage occupèrent alors les compartiments des fenêtres à croisée. Les *salles* en furent d'abord équipées, puis les *cabinets* (première moitié du XV^e siècle) et enfin les *chambres* (dernier tiers du siècle) ; au milieu du XV^e siècle, l'emploi du vitrage s'accrut : il descendit dans les compartiments inférieurs des croisées, dont il occupa finalement les deux tiers.

Jean Catalo explore certains aspects plus intimes de la vie domestique, en étudiant les données archéologiques fournies par les dépotoirs qui entourent la maison. Dans les grandes villes, telles Bordeaux et Toulouse, on distingue un processus progressif, en plusieurs phases, qui conduit à finalement organiser les dépotoirs à l'intérieur de la parcelle : dans un premier temps, ils furent exclus des maisons, puis, à partir de la seconde moitié du XIII^e siècle, les

ordures furent déposées dans la cour, dans des fosses ; enfin, au XV^e siècle, on procéda à l'aménagement de fosses-dépotoirs près des maisons. Par ailleurs, dans les agglomérations moyennes, on mit en place au cours du XIII^e siècle un système de gestion des latrines adapté à l'architecture et qui paraît avoir privilégié les procédures de curage. En tout état de cause, la gestion des ordures et des détritux resta du domaine privé, ce qui ne manqua pas d'influencer l'organisation de l'espace dans et autour la demeure urbaine.

Anne-Laure Napoléone a étudié l'ensemble des équipements intérieurs des demeures, tant les foyers et les cheminées, que les latrines, les éviers, les placards muraux et, plus exceptionnellement les étuves. La conception et la réalisation d'un mobilier intégré dans les maçonneries posent un certain nombre de problèmes concernant le chauffage, l'évacuation des déchets et le stockage à l'intérieur de la maison. L'évolution est en effet particulièrement nette dans les villes : la densité démographique croissante au cours du XIII^e siècle y rendit plus aiguë la pollution, accrût les risques d'incendie et rendit plus délicate la délimitation des espaces public et privé. La recherche progressive d'un plus grand confort au sein de la maison urbaine passait par la solution de ces difficultés.

Marie-Claude Leonelli s'est attachée à des questions d'esthétique en tentant une synthèse sur le décor peint en façade, sur les plafonds et les murs, à la fois dans le Sud-Est et dans le Sud-Ouest. Elle examine le vocabulaire (motifs ornementaux, héraldique, inscriptions) et analyse les compositions, les fonctions des décors et, autant que possible, leur chronologie.

Nous disposons ainsi d'une synthèse réussie des recherches les plus récentes sur les demeures urbaines des élites et de la classe moyenne du Midi de la France, et particulièrement du Sud-Ouest. Encore une fois, elle constitue un progrès d'une importance capitale pour la compréhension de l'évolution de l'architecture domestique, celle des régions considérées, mais aussi celle de la France tout entière, voire de l'Europe. Ces actes témoignent d'une véritable approche pluridisciplinaire de la maison urbaine. Ils mettent également en évidence les domaines et les questions qu'il faudrait approfondir ou explorer à l'avenir. L'étendue et la nature des recherches publiées apparaissent à l'examen des bibliographies annexées à chaque communication. On peut certes regretter qu'il ne se trouve pas de bibliographie générale, rassemblée en fin de volume, mais il est vrai qu'une très importante bibliographie est déjà présentée sur le site Internet du Groupe de travail (www.societes-savantes-toulouse.asso.fr/samf/). Notons cependant tout l'intérêt que présente pour les chercheurs le recensement des travaux universitaires, thèses et mémoires, dont les résultats sont pour la plupart inédits.

Le lent développement des fouilles archéologiques sur des sites médiévaux, et en particulier urbains, reste un sérieux handicap. Les résultats de l'analyse des édifices conservés – qu'on la nomme « archéologie monumentale » ou « du bâti » – gagnent toujours beaucoup à être confrontés aux données fournies par les fouilles. À cette heure, ces dernières font cruellement défaut. Le recours à la dendrochronologie en tant qu'instrument de datation est également à développer. Certes, on a déjà pu dater quelques ouvrages en bois d'édifices du Sud-Ouest, mais il reste encore beaucoup à faire : la mise en œuvre de cette technique y est manifestement toujours à ses débuts. Or il ne fait pas de doute que ce soit le moyen de datation le plus efficace mis à la disposition des historiens et des archéologues de la maison médiévale : il faut donc résolument en exploiter plus encore les possibilités.

Les logements des classes supérieures et moyennes constituent l'essentiel des édifices étudiés dans ces actes. Celles-ci ne représentaient pourtant qu'une minorité de la population totale. Ce n'est pas surprenant, puisque leurs maisons, qui ont survécu à travers les siècles, étaient évidemment les mieux construites et les plus susceptibles de résister aux ravages du temps. Il s'agit donc des demeures des classes prépondérantes dans la ville, aristocratiques et bourgeoises. N'oublions pas pour autant que le nombre des maisons rurales, relevant de toutes les classes sociales, qui attendent une étude est également très élevé, tout comme le vaste patrimoine des constructions vernaculaires habitées par les paysans. Tous ces édifices appartiennent également au *corpus* des maisons médiévales du Midi de la France. Eux aussi méritent de façon pressante notre attention.